

L'ECRAN *français*

TOUS LES MARDIS
20 PAGES 15 FRANCS

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA



4^e ANNEE

N° 76

10 Déc.

1946

RETROUVÉE DANS "ADIEU CHÉRIE", DANIELLE DARRIEUX VA TOURNER "BETHSABÉE"

ANARCHISTE REPENTI, JEAN GABIN S'EST DÉGUIsé EN BOURGEOIS



Le vrai Gabin : celui qui arrive au studio en sifflant, casquette sur le crâne et foulard autour du cou (entre Raymond Lamy et son producteur P.-E. Decharme), perd son sourire pour devenir sur le plateau un élégant bourgeois (avec Charles Lemontier).



MARTINE CAROL, QUI SE FIANCERA AVEC DANIEL GELIN...

(Photos Ronald et Tabak.)



Gabin vient de se plaindre à son réalisateur Raymond Lamy « Pendant que je tournais, un photographe a opéré clandestinement du haut d'une passerelle. » Raymond Lamy cherche des yeux le délinquant... et le photographe de l'« Ecran français » en profite..

2029



LE FILM D'ARIANE

Portraits dans un « Miroir »

ON m'avait prévenu dès l'entrée des studios :

— Et surtout, n'essayez pas d'interviewer Jean Gabin...

Lorsque j'entre dans la grande salle à manger Louis XIV où Raymond Lamy tourne *Miroir*, il règne une atmosphère chargée d'électricité. M. Gabin a abandonné le mégot et le chapeau mou qui l'ont rendu célèbre depuis *Pépé-le-Moko* et *Quai des Brumes*, jusqu'à *Martin Roumagnac* ; il est assis à un bout de la table desservie devant son assiette vide, un bavoir blanc autour du cou, afin d'éviter au col de son smoking le contact du maquillage. Tout en foudroyant les journalistes du regard, il écoute la scène.

Raymond Lamy a planté sa caméra à l'autre extrémité de la table, devant les acteurs qui répètent en vidant leur coupe.

— Il est merveilleux, ce champion...

— C'est du veuve Clicquot 1929.

— Il faut changer ça, intervient Gabin. « Merveilleux », le terme est impropre ; dites plutôt « excellent ».

Et, tandis que l'on accède à son désir, il brandit le poing d'un air vindicatif vers le photographe indiscret qui tente de le surprendre : le souvenir de ses rôles de mauvais garçon lui revient. Il est vrai que *Miroir* — ainsi surnommé dans le « milieu » à cause de la clarté de son regard — est un ancien anarchiste qui s'est renié. Aujourd'hui, devenu un gros brasseur d'affaires bourgeois, il fiance son fils. Mais on est en train de construire dans l'île Saint-Denis, à grands renforts de bulldozer et de stuc, le cimetière où il sera supprimé demain par une balle de 6-35, au cours d'un enterrement : une fin doublement macabre, comme on voit.

Raymond Lamy, dont *Miroir* est le premier film pour la mise en scène, a été successivement monteur, puis assistant : tout dernièrement encore, il travaillait avec Georges Lacombe pour *Martin Roumagnac* (décidément, M. Gabin est « se » vedette). Tandis qu'il s'affaire à consulter son plan de mise en scène et à vérifier les cadrages par l'œil de la caméra, on dépose dans l'assiette de Gisèle Préville le morceau de moka qu'elle doit manger au cours de la séquence. C'est la sixième fois qu'on recommence, et la vedette prend à témoin Gabrielle Dorziat qu'elle ne pourra jamais continuer sans avoir d'indigestion. C'est son premier rôle de femme du monde, et les exigences de l'étiquette lui semblent pénibles.

Croquis à l'emporte-tête...

MARCEL CARNÉ

Ce petit quadragénaire, propre comme un sou neuf, a toujours l'air de sortir de sa salle de bain.

Il a un faible pour les cravates claires, les vestons de couleur tendre et les écharpes suaves ; ses petits yeux ronds en boutons de bottine pétillent de malice et d'ardeur. Il a le cheveu effilé, le teint frais, l'ongle rongé à vif et un imperceptible défaut de prononciation, juste une coquetterie, un soupçon de zéaïement... Il est bien gentil ! Vous pouvez le croiser sur les Champs-Élysées sans avoir envie de faire sa connaissance et puis vous entrez dans une salle de cinéma. Vous payez votre place (il faut toujours payer sa place) et vous assistez à la projection d'un film.



Quel film ?... Celui que vous voudrez. Choisissons-le ensemble...

Le spectacle peut commencer par un documentaire, *Nogent, Eldorado du dimanche*, où le paradis des coussettes et des petits télégraphistes a trouvé son poète, moitié François Coppée, moitié Verlaine.

Pour le grand film vous pouvez vous montrer très difficiles ; de *Jenny aux Portes de la Nuit*, il y a plus de dix ans de cinéma français et les étapes se nomment *Drôle de Drame*, *Quai des Brumes*, *Hôtel du Nord*, *Le Jour se lève*, *Les Visiteurs du soir*, *Les Enfants du Paradis*...

De *Jenny la Taulière* à *Malou* !...

Tous ces films ne sont pas des chefs-d'œuvre.

Il en est d'excellents et d'autres qui le sont moins.

Mais ils témoignent tous d'une ambition, d'une force, d'une puissance d'expression, d'une volonté, d'une flamme, d'un souci de perfection et d'une égalité dans la recherche de la qualité sans égale au cinéma français.

Il n'y a pas une trace de complaisance dans l'œuvre de ce metteur en scène.

Sauf peut-être envers lui-même, mais cela ne regarde que ses cauchemars.

Alors, curieux comme vous l'êtes, vous demandez à faire la connaissance du géant, du colosse capable de réaliser cette somme de bon travail, ces chefs-d'œuvre, ces épopées noires, ces romances populaires, de créer ces personnages sanglants, ce monde souterrain où le petit peuple de la nuit traîne ses espadrilles vers un destin sans joie...

Vous imaginez un homme de haute taille, au visage tourmenté, avec de larges épaules (dame ! pour porter le poids de tous ces désespoirs !), l'œil enfoncé sous l'arcade sourcillière, le nez puissant, la mâchoire carrée... une sorte de François I^{er} de la caméra !

Et vous vous trouvez en face de ce petit bonhomme rageur qui, depuis l'âge de raison, vit, pense et rêve cinéma.

C'est le genre artiste pur. Il se soucie peu de l'argent. Marcel Carné, qui fait un film tous les deux ans gagne moins d'argent que M. Berthomieu.

Mais il en dépense plus, assurent les producteurs, qui ajoutent... et puis il est insupportable !...

Peut-être manque-t-il dix centimètres de taille à Marcel Carné pour atteindre la sérénité... Alors il crie pour s'assurer que la voix monte et pour affirmer que les grands ne lui font pas peur...

C'est inutile d'ailleurs car le Carné qui projette son ombre sur les écrans du monde est un très grand bonhomme.

Le Minotaure.

Avec Zukor patriarche d'Hollywood

M. ADOLF ZUKOR, président du conseil d'administration de Paramount Pictures Inc. est à Paris.

Arrivé à New-York à seize ans, en 1889, sans un sou en poche, venant de Hongrie, il fonda en 1913, avec H. Lasky et Cecil B. de Mille, la Paramount Pictures Corp ; depuis... M. Zukor passe généralement pour un self made-man type.

Une réception en son honneur se donnait l'autre jour. En attendant l'arrivée du big boss, son portait, d'un style très officiel, suggérant un officier supérieur de haute taille, en civil (la rosette de la Légion d'honneur accentue cette impression), accueille les invités.

Rapidement, la salle se remplit. Quelques fourrures parfumées ; plus d'industriels du cinéma que de techniciens. La calvitie est plus précoce en Europe qu'aux Etats-Unis : les crânes polis des hommes d'affaires parisiens brillent aux lumières ; ceux des businessmen américains sont couronnés de chevelures argentées ou neigeuses.

On peut juger de l'animation qui règne, au bourdonnement grandissant des conversations. Et M. Zukor ? M. Zukor est là depuis quelques instants, mais on ne s'en est pas aperçu tout de suite. M. Zukor est un petit septuagénaire, légèrement parcheminé, à l'œil rusé, que la foule submerge...

Au milieu des explosions silencieuses du magnésium, M. Zukor reçoit les félicitations, répond avec obligeance aux questions, est heureux de revoir Paris.

Il tapote des joues, flatte paternellement les épaules des jeunes femmes qui l'interrogent avec déférence, se fait photographier, une élégante à chaque bras. Il jouit en somme des privilèges de tous les vieux présidents de conseil d'administration du monde.

Devant un panneau mural aux armes de la Paramount (œillets, violettes et immortelles), il joue avec M. Christian Jaque, qui lui est présenté, une scène expressive de cinéma muet, terre longuement la main de Pagnol, qui part bientôt pour Hollywood.

M. Zukor, revenu de Stockholm avec la plus récente de ses innombrables vedettes, Ray Milland, n'est pas venu faire des affaires. Il a officiellement présenté son nouveau directeur pour le théâtre d'opérations européen, M. John B. Nathan, mais il est avant tout venu revoir Paris et la France, dont il est, comme le rappelle un journal corporatif, « l'ami le plus attentif et le plus efficace ».

Le boulevard du crime s'est transféré à Londres. Il se situe très exactement à l'heure actuelle, à Coventry Street, en plein cœur de la vie londonienne. C'est là que depuis dix jours Debureau et Frederick Lemaitre murmurent à la belle Garance des mots d'amour désespérés et que Laccenaire assassine chaque soir le comte de Monteray dans sa baignoire. *Les Enfants du Paradis* viennent, en effet, de paraître sur l'écran du Rialto, une des salles les plus élégantes de Londres qui, endommagée par les bombardements, a fait sa réouverture en se consacrant au film français.

Invité par Sir Alexandre Korda à assister — ainsi que d'autres journalistes et plusieurs personnalités officielles — à cette inauguration, le Minotaure se trouvait installé, il y a quelques jours, dans un confortable pullman. Marcel Carné et Jacques Prévert (celui-ci vêtu d'un complet de flanelle d'une coupe très anglosaxonne) étaient également du voyage et il fut beaucoup question de cinéma dans ce train qui ramenait vers la terre natale, Miss Mary Churchill et sa mère.

Le lendemain soir, une haie de policemen contenait, aux abords du théâtre, la foule qui, attirée par les feux des projecteurs, le défilé des voitures de luxe et l'élégance des toilettes, essayait d'identifier les personnes de qualité qui avaient payé 10 livres (4.800 fr. au cours du change) le privilège d'assister à cette soirée de bienfaisance.

Sans doute les Londoniens pouvaient-ils désigner, parmi les ladies et les gentlemen qui se pressaient sous le péri-

Le Boulevard du Crime à Coventry Street

style, Sir Stafford Cripps, la marquise de Crewe, la comtesse de Bessborough, Sir David Cunningham, l'Hon. Mrs Reginald-Fellowes et de nombreux représentants de la « gentry » dont les magazines anglais ont rendu les physiologies familières. Il est moins probable qu'ils aient pu reconnaître, quand ils parurent à la suite de S.E. M. Massigli, ambassadeur de France, l'auteur et le réalisateur du film qu'un panneau-réclame proclamait « The new master piece of France » — le nouveau chef-d'œuvre français, ni qu'ils se soient doutés de la présence, à cette cérémonie, de M. Bichet, ministre de l'Information, et de M. Fournier-Cormery, directeur général du cinéma, ni de celles, enfin, de personnalités cinématographiques aussi notoires que M. Loureau-Dessus ou le général Corniglion-Molinier.

Le public anglais n'a pas coutume d'extérioriser ses sentiments pendant la projection d'un film. En vain, le Minotaure tendait-il l'oreille et scrutait-il ses voisins pour tenter de saisir la réaction des spectateurs britanniques devant le film de Marcel Carné. Les gens polis qui l'entouraient, écoutaient dans un mutisme respectueux le dialogue de Prévert dont les sous-titres anglais indiquaient assez vaguement le sens général. Le film plaisait-il ? Il fallut attendre les applaudissements qui saluèrent la dernière image pour comprendre que le film était bien accueilli. On en eut la confirmation les jours

suivants en lisant la presse anglaise. Non seulement *Les Enfants du Paradis* avaient plu, mais ils avaient remporté (avec quelques réserves ça et là) un succès d'estime considérable.

Dithyrambe, le *Daily Telegraph* écrivait : « Un film français qui m'a tenu fasciné et absorbé comme depuis trente ans une douzaine de films au plus l'ont fait... C'est (j'emploie ce mot délibérément) un chef-d'œuvre magnifique, imagiatif, poétique, comique et émouvant. Jamais encore l'écran n'avait saisi si parfaitement l'extravagance, les passions de l'amour, de la haine et du désespoir, la beauté et le feu et le pittoresque qui marquent le mouvement romantique. »

« Après Quai des Brumes et Le Jour se lève, *Les Enfants du Paradis* établissent je pense que M. Carné est le meilleur metteur en scène du monde. »

« Ce film est un monument », lisait-on dans le *Manchester Guardian* qui ajoutait : « Dans le détail, la mise en scène de Carné est magnifique, presque inépuisablement. Mais l'histoire manque de tension... C'est presque comme si le grand accomplissement avait consisté à réunir tant de goût et de talent, et comme si la réalisation elle-même avait été secondaire du point de vue de l'inspiration. Ce monument en un mot aurait gagné non à être réduit en dimensions mais à être plus substantiel et peut-être moins orné. » Quant à M. C.-A. Lejeune, de

l'Observer, il n'hésitait pas à écrire : « Les Enfants du Paradis sont la couronne du cinéma français et doit faire les profonds délices de quiconque, en quelque pays, s'exalte pour un monde d'art et d'imagination. »

« Il faut remonter à la littérature, à Dickens et à Dumas pour trouver des scènes de foules si superbement et massivement maniées. »

« Les Enfants du Paradis me semblent dépasser de loin tous les autres films de l'année. »

Il est vrai que le critique du *News Chronicle*, ne cache pas sa déception : « Les Enfants du Paradis semblent, quelle qu'en soit la cause, prendre le contre-pied des valeurs précédemment établies par Carné et Prévert — réalisme, densité de signification et des caractères, tension et angoisse d'hommes et de femmes désespérés vivant matériellement et spirituellement au jour le jour. »

« J'espère qu'il ne sera plus donné à Carné assez d'argent pour faire d'autres épopées. »

Mais ce n'est là qu'une note discordante dans un concert exceptionnellement élogieux.

RENDONS A VOINQUEL ce qui n'appartient pas à Aïdo : le clair visage de Nathalie Nattier que nous avons publié dans notre dernier numéro était dû au photographe Raymond Voinquel.

Au service des hommes

MERCREDI dernier, la Cinémathèque française a reçu M. Farr, président de la Section cinématographique de l'U.N.E.S.C.O., et la délégation britannique attachée à cet organisme, qui comprend les producteurs et réalisateurs John Grierson, Basil Wright, Paul Rotha, créateurs du documentaire anglais ; Humphrey Jennings, Edgar Anstey et John Baxter.

Jean Grémillon, président de la Cinémathèque, présenta en quelques mots ces pionniers. On sait que John Grierson, « le père du documentaire britannique », réalisa en 1929 *Drifters*, consacré aux pêcheurs de la mer du Nord, le premier film britannique d'un style dépouillé et humain, un style inspiré des théories du Russe Dziga Vertov, et repris depuis par Cavalcanti. Pour Grierson, pour Basil Wright, l'auteur de *Night Mail* ; pour Paul Rotha, l'auteur de *World of Plenty*, le documentaire est la base du cinéma. Il est, en effet, la description de la vie même, et cette description est l'un des buts essentiels du cinéma. Il est ainsi devenu un instrument qui doit être mis, de plus en plus, au service des hommes dans le monde entier.

La section cinématographique de l'U.N.E.S.C.O. a organisé des échanges de techniciens entre toutes les Nations Unies. Dès le début de l'année 1947, des Français iront travailler en Grande-Bretagne, des Tchèques viendront en France, etc...

La commission du documentaire vient également de jeter les bases d'une marche libre du documentaire, sans taxes ni douane. Un Conseil international du documentaire, qui se tiendra en avril, décidera des conditions de ces échanges culturels.

Des films seront réalisés en coopération internationale. C'est ainsi que Paul Rotha commencera bientôt un film sur le problème alimentaire dans le monde, qui sera commenté en plus de cinquante langues.

Un Manteau Petit Gris.



Envoi franco du catalogue illustré E.

Fourrures SCHABEST

24, BOULEVARD des ITALIENS PARIS

(Photo Saad.) Pub. STORA.

"douce main"



MIEUX QUE LA GLYCÉRINE

Protège de l'action néfaste des intempéries et des travaux sur l'épiderme ; rend les mains douces, fraîches, veloutées. Résultats instantanés et durables.

La gamme des Synthèses de Séduction

LYSOMAT

est en vente chez tous les commerçants en Parfumerie de France. Vendues conseillées dans tous les Grands Magasins de Paris.

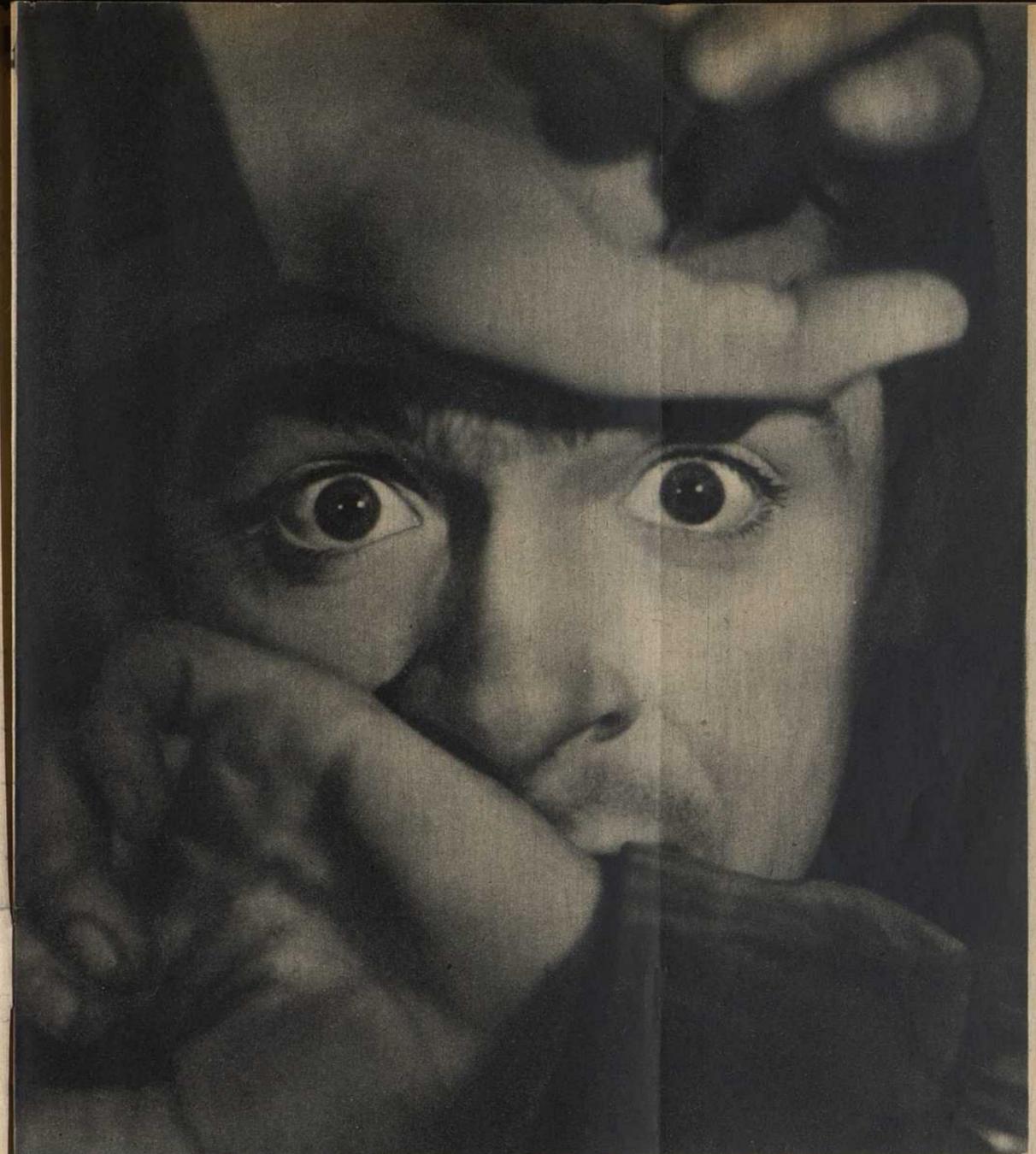
Tube d'essai contre mandat de 35 frs ou cf. remboursement 35 frs + frais à LYSOMAT Service C., 105, rue Lafayette, Paris.

Avec le Cinéma apprendre l'anglais devient un plaisir

En quatre semaines, vous apprenez le Basic English : vous pouvez parler, comprendre radio, films, journaux, conversations, augmenter votre salaire. Essai gratuit chez Miméphone 80, rue de Gramont (Rte : 98-10) (Films anglais) t.l.j. à 15 h., 18 h. 30, 20 h. Allemand, Russe, Espagnol.

C'est le dimanche 15 novembre, à 15 heures précises, qu'aura lieu, au Studio d'Art dramatique de Mme A. Bauer-Thérond, 21, rue Henri-Monnier, la « réunion-audition » au cours de laquelle seront présentés une partie des jeunes artistes du cours. Les personnes intéressées seront reçues sur présentation de cet avis.

Le samedi 14, à la Mairie du IX^e, Mme Bauer-Thérond fera une lecture de « Duo », de Paul Géraldy, d'après l'œuvre de Colette. Entrée gratuite.



Guy, une jeune crapule, l'image même de la jeune racaille milicienne... Reggiani, parfait de gluante lâcheté et de tremblante peur...

LES PORTES DE LA NUIT

Prévert et Carné restent les grands poètes de Paris

AH ! Carné, Prévert, Kosma le musicien, Trauner, auteur de décors admirables, Agostini, le photographe, si hardiment, vous aviez fait non pas les, mais le Mystère de Paris dans votre film, si vous aviez usé de vos dons, de vos grandes images noires et blêmes, de vos paroles brèves comme des cris d'amour et de rage, de ces bruits, de ces sons, de ces souffles qui sont comme la voix et l'haleine de la ville, de ces musiques et de ces chansons qui deme-

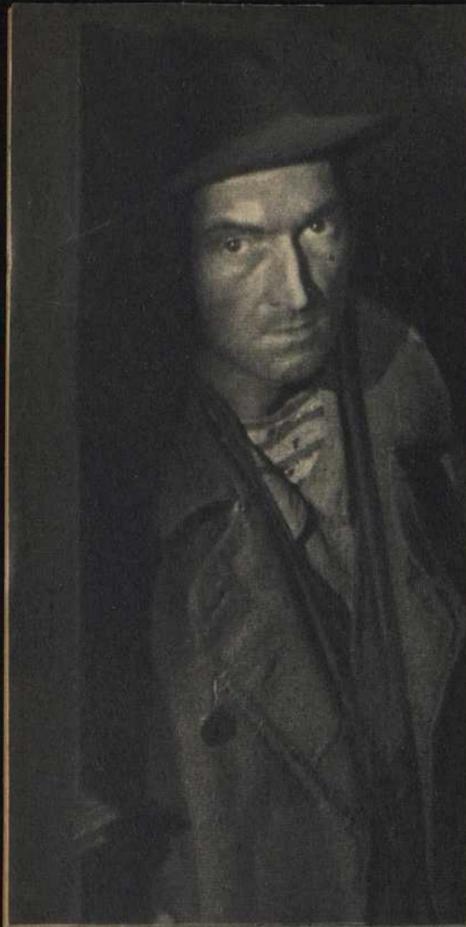
rent à ce jour le plus authentique des folklores parisiens, si vous aviez tout simplement recréé en tragique les pavés et les toits et le peuple de Paris, si vous aviez poursuivi

par Georges ALTMAN

les cadences, les complets, les images qui jaillissent, s'ébauchent et tout le temps se brisent, s'étiolent dans une froide et vaine histoire, quel beau film vous auriez ajouté à *Quai des Brumes*, au *Jour se lève*,

voire même aux passages qui restent dans *Les Enfants du Paradis* !

Vous auriez pu faire vivre et chanter les enfants de la grande ville, les enfants de la nuit : vous nous auriez laissé, du soir à l'aube où se déroule le film, dans cet envoiement qui naît si bien, quand vous voulez, du décor des faubourgs, des usines, des grandes bâtisses mornes, du canal au visqueux clapotis, des renâgines qui moud l'orgue du pauvre, des refrains murmurés sur les trottoirs arides, du



Un fier et maigre clochard aux yeux de flamme, à la bouche sardonique qui remâche la chanson et l'annonce du malheur, le Destin (Jean Vilar) condâit la valse soudaine de Diego (Yves Montand) et Malou (Nathalie Nattier) dans le décor agressif et sordide des poutres et des statues de plâtre...



méto roulant dans l'air et sous terre, des rails, des trains, des fumées, des boulevards et des ponts, qui sont de la Chapelle à Barbès, la patrie de votre art !
Allons ! Bien sûr, il y est ce mystère étonnant de Paris dans le film, il vous saisit ; et personne sur nos écrans ne pourrait narrer avec cette force amère et douce : Paris, plus déchirant qu'un cri de vitrier...

Attention ! Ce n'est point parce que *Les Portes de la Nuit* s'égare dans une histoire mal faite, qu'on ne doit pas marquer avec reconnaissance ce que le film apporte comme vue neuve et violente sur un Paris exténué de privations, pourri de marché noir, fané dans sa fraîcheur populaire, dans sa gouaille, dans les sourires de ses gars en casquette et de ses filles en cheveux, dans ce grouillement de misère et de rêve qui jamais, à l'encontre des autres capitales du monde, ne prend l'aspect d'une vie-troupeau ou d'une vie-robot.

Comment ne pas voir que la couleur, que l'odeur, que le visage et que le timbre même de Paris, Carné, Prévert et Kosma les sentent mieux que tout autre ? Cette nouvelle preuve suffit pour que l'on traite avec égard une œuvre qui n'est point parvenue à devenir chef-d'œuvre.

Les Portes de la Nuit... Un beau titre. Un titre qui s'ouvre sur le morne infini de ces foules que lâchent et que résorbent chaque soir et chaque aube les grilles, les voûtes et les rames du métro ; un titre qui ouvre sur l'infini de quelques pauvres destins perdus dans un destin de masse, un titre qui ouvre sur l'infini de la détresse humaine. Avant Prévert — peut-être s'en est-il souvenu et il a eu raison — Hugo a murmuré dans deux vers qui volent comme des ailes :
Ah ! Seigneur, ouvrez-moi les portes de la nuit
Afin que je m'en aille et que je [disparaisse

et, de fait, tous les personnages de ce film arrivent, s'en vont et disparaissent, happés par l'oubli, par la mort ou par Paris. Personne ici ne peut vivre vraiment, ni d'amour, ni de travail, ni de haine, à cause du destin que Carné et Prévert ont voulu à l'image d'un Paris de cour

des miracles, en la personne d'un fier et maigre clochard au feutre cabossé, aux yeux de flamme, à la bouche sardonique qui remâche la chanson et l'annonce du malheur, Jean Vilar, la fatalité, la mort en pauvres hardes, nouvelle incarnation de Fantômas ou de Judex, à qui l'on peut bien appliquer ce mot d'un personnage du film, Carrette, qui crache avec tristesse dans le canal : « Fatalitas, comme dirait Chéri-bibi... »

Que peut bien faire une historiette à la mode des Contes bleus dans ce décor de contes extraordinaire, à la Poe ou d'histoires fantastiques à la Hoffmann ? Comment s'intéresser à la rencontre de Diego (Yves Montand), un soir de Paris 1945, avec Malou (Nathalie Nattier), dans le chantier de bois du père de Malou, dit l'ami Fritz, parce qu'il a fructueusement collaboré avec l'Allemand ?

Ils se sont croisés et pressentis jadis dans les mers du Sud et se retrouvent, et sont faits pour s'aimer et se le disent longuement. Heureusement, arrivent dans ce chantier, dont le décor évoque l'admirable bric-à-brac de l'Opéra "Quat' sous, dans cette sorte d'épave immobile où les poutres pointent comme des mâts, le copain de Diego, un cheminot qui porte encore sur lui, les marques des tortures de la Gestapo, puis Guy, une jeune crapule qui l'a dénoncé, et qui est le frère de Malou (Reggiani, parfait de gluante lâcheté et de tremblante peur) et l'ami Fritz, lui-même (Saturnin Fabre, très cabot comme le rôle l'exige). Alors, l'interprète de Prévert fait merveille, les répliques claquent comme les gifles que le Diego applique au petit traître, les paroles font écho à celles du début du film, quand l'image et le mot montraient à la fois la misère des taudis, le triomphe revenu des exploités du pauvre, la honte du double jeu et de la corruption. Un Paris très loin de celui qu'on rêvait avant.

Belle violence que celle de cette scène. Aussi, éclataient, dans l'insipide duo d'amour, quelques minutes exquises : la valse soudaine de Montand et de Nattier qui tournent sur les cadences de Kosma, danseurs aériens que, miraculeusement, n'entravent en rien le décor

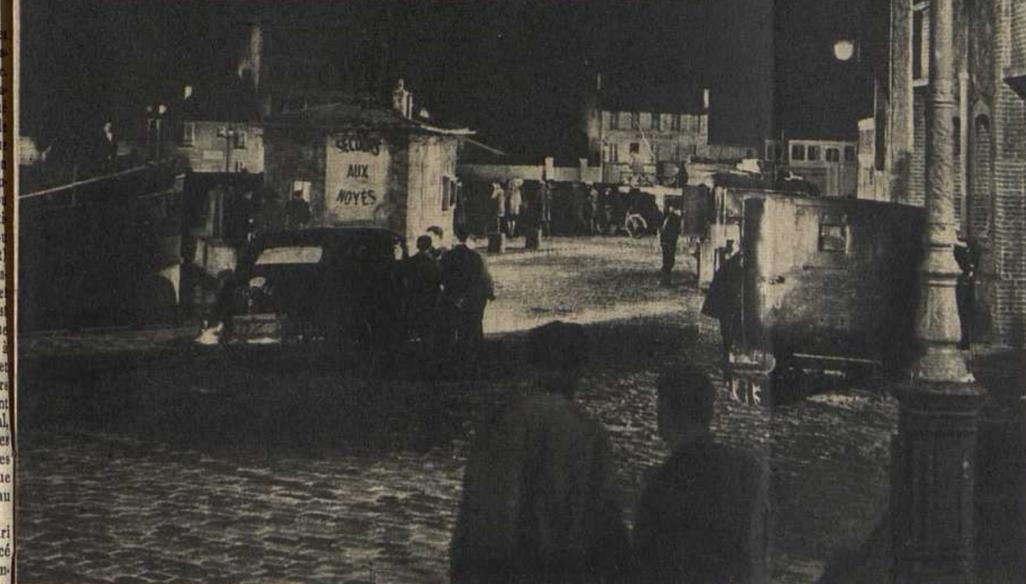
agressif et sordide des poutres, des caisses et des statues de plâtre, des caricatures de la chair et du marbre.

Que va-t-elle faire, la petite crapule (en qui Reggiani a marqué pour longtemps l'image même de la jeune racaille milicienne sadique et désaxée) que va-t-elle faire, sinon pour se venger, dénoncer et découvrir l'amour de Diego et de Malou à un riche bourgeois à auto rutilante, qui est le mari de Malou (Pierre Brasseur odieux à souhait) et qui la traque toujours de sa jaillissante fureur ? Quand le mari et la petite frappe se rencontrent, c'est au bord du canal d'où l'on sort une noyée ; Paris mystérieux éclate à nouveau par l'image luisante et grise, par les trompes des pompiers, qu'harmonise, dans un gémissement cadencé la musique, Paris spectral, avec ces hommes et ces femmes sur la berge qui regardent, et les pompiers, et le brancard, et la rue qui fuit sous la pluie, comme l'eau du canal...

Guy, la crapule, mène le mari jusqu'au couple Diego-Malou enlacé dans une de ces rues noires. L'homme tire sur eux ; Malou tombe ; Diego la jette dans l'auto, prend le volant, ordonne au meurtrier de



Un riche bourgeois... Pierre Brasseur



DU SOIR A L'AUBE, DANS LE DECOR DU METRO ROULANT DANS L'AIR, DES TROTOIRS ARIDES, DU CANAL VISQUEUX...



Une famille aux enfants innombrables... Carrette et Mady Berry

Savitry et Voïnel.)



rester à côté d'elle, sur la banquette arrière et lui, dents serrées, rage au cœur, conduit, parlant à son aimée sans tourner la tête, disant à l'ahuri sanglant : « m'entend-elle ?... Demandez-lui si elle m'entend ?... » Elle l'entend, elle soupire à l'oreille de son mari pour qu'il transmette, devant, le message à son amour qui roule à toute vitesse. Vers la clinique où elle mourra — après une scène d'opération d'ailleurs parfaitement inutile, comme trop de détails et de paroles du film.

Mais l'histoire, l'anecdote est heureusement finie. Place, dans le temps qui reste pour le vrai cinéma. Le voici. C'est Reggiani, marchant hagard vers la locomotive qui va l'écraser ; ballast nu, paysage gris, soufflant ses fumées et ses feux, éti- rant ses rails, l'homme tout seul marchant vers la mort, au rythme, au son dérisoire de ses souliers qui craquent fort, comme trop neufs pour la vieille mort qui l'écrase en rugissant. C'est enfin la marche également solitaire de Montand à travers la ville que l'aube glace, la marche muette de l'homme fantôme qui n'a plus rien à faire que de voir s'ouvrir devant lui, les portes de la nuit et les grilles du métro. Ce qu'il fait dans l'indifférence générale de l'univers.

Les acteurs ? Avec ceux déjà dits, Carrette et les gosses ouvriers qui jouent bien. Et le cheminot, Bus- sière, à l'accent, au visage authentiques de prolo. Nathalie Nattier n'est ici qu'insignifiante, et ce pouvait être pire. Montand est à son aise quand il danse, fredonne où se tait. Reggiani domine et prête un beau diabolisme à son rôle.

Tout cela ne fait ni une faille, ni un triomphe. Mais de beaux morceaux bâtis sur une erreur.

Le cinéma est une étrange machine dont les prestiges qui brillent et courent comme l'eau vive peuvent aussi s'ensabler, même chez les meilleurs.

J'aime assez Carné et Prévert pour être sûr qu'ils n'ont pas, ici, perdu la source.

G. A.

ce que SEUL
L'ÉCRAN français
pouvait entreprendre

Les scénaristes, réalisateurs et comédiens les plus notoires, les spécialistes les plus réputés ont collaboré à notre grande enquête-reportage.

COMMENT ON FAIT UN FILM

Un récit vivant, amusant, instructif qui vous fera suivre pas à pas les étapes de la création d'un film de sa conception à son achèvement.

Voulez-vous mieux comprendre ce qu'est le cinéma ?

Lisez : COMMENT ON FAIT UN FILM

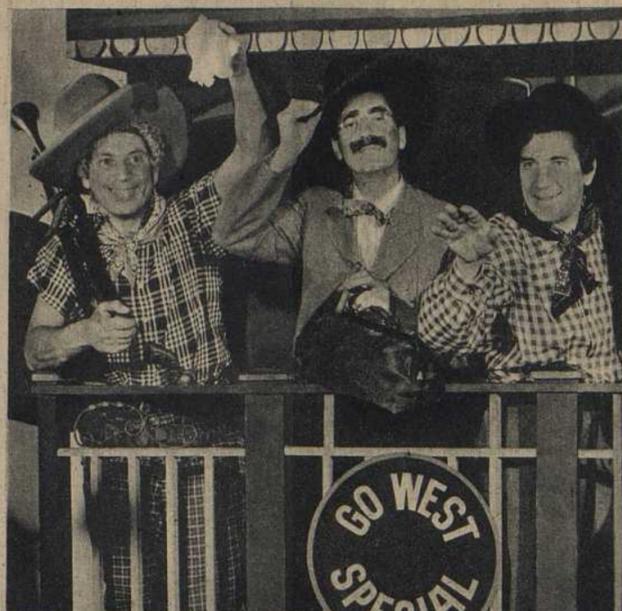
A partir de mardi prochain dans notre numéro de NOËL 24 pages au lieu de 20 au prix habituel

Chercheurs d'or Une rentrée éblouissante

GO WEST
Film américain, v.o. sous-titré.
Scénario : Irving Breecher. Réalisation : Edward Buzzell. Interprétation : les Marx Brothers, Diana Lewis, John Carroll. Production : Metro-Goldwyn-Mayer.

RETROUVER un soir, après des années d'absence, qu'a peuplé, à défaut de nouveaux films, l'écho du rire sans fin dont, depuis près de dix-sept ans, ils entretiennent le cinéma, retrouver les frères Marx, et les retrouver pareils à eux-mêmes, c'est sans doute une des plus heureuses surprises que nous donne *Chercheurs d'Or*.

Groucho et son ivresse verbale, ses longues enjambées qui arpentent, comme pour en prendre les dimensions, une salle de café aussi bien que le désert — Harpo et son grand rire extasié, son regard ébloui d'ange muet, sa quête perpétuelle d'amours élémentaires — et Chico, indéfiniment écartelé entre l'humère apreté de l'un et la douce et dangereuse innocence de l'autre, les voici de nouveau entraînés



Groucho, grand séducteur, dont le cœur innombrable peut faire héroïquement face à de multiples tentations.

Ils ont gagné la partie, ils rient aux anges : que la vie est drôle !

tous trois dans cette ronde échelée qu'ils mènent tout au long de chacun de leurs films, traçant un cercle magique où ils emprisonnent tout ce qu'ils rencontrent dans leur course, gens, bêtes et choses — et nous-mêmes. La rue vers l'Ouest — vers l'or — qui est un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire américaine, pour eux se mue en une farce dont ils ont saisi tous les ressorts — l'apreté au gain (qui suppose chez les uns l'absence de tout scrupule, chez les autres un acharnement désespéré à recommencer indéfiniment un rêve toujours déçu), l'éternelle *struggle for life*, qui prend dans cette circonstance particulière son caractère le plus implacable, le plus inhumain.

Et Chico et Harpo, d'un côté, Groucho de l'autre, tous trois sans argent, les voici partant à leur tour à la conquête de la fortune. Conquête à laquelle ils apportent des soins d'un genre très personnel, un de leurs premiers objectifs étant de se rouler l'un l'autre — et c'est la ravissante histoire du chapeau vendu par Groucho à Harpo dans le hall de la gare de départ, coiffure invraisemblable qui donne lieu à un échange accéléré de dollars versés par Chico, empochés par Groucho, repris par Harpo — Groucho berné en fin de compte, triomphe assez inattendu d'une roublardise ingénue sur une habileté évidemment plus consciente et organisée.

Ils se retrouvent tous trois,

dans l'Ouest cette fois, sont mêlés à une histoire de cession d'un terrain que convoite un tenancier de bar entouré d'une bande aux figures sinistres. Coups de revolver, poursuites à cheval, justice sommaire, toute la lyre, et l'inévitable jeune fille, le non moins inévitable Roméo, qui ne peuvent se marier pour les mêmes raisons qui opposaient les Montalgu aux Capulet.

Autour de ce thème, l'éblouissante verve des trois frères tisse un réseau d'aventures, dont l'une les conduit une nuit dans un campement d'Indiens. Sur le chemin qui les y mène se place d'ailleurs un moment qui rappelle, par sa grâce poétique (dont on n'a pas eu malheureusement, ici, tirer le parti qu'on en pouvait attendre), cette scène inoubliable d'*Un jour aux courses*, dans laquelle Harpo joue de la flûte, suivi d'une bande d'enfants et de noirs. C'est le crépuscule. Harpo, à cheval, joue de l'harmonica. Derrière lui, Groucho chante un chant du Far-West, en s'accompagnant de la guitare. Plus loin, le jeune homme et la jeune fille chantent ce même chant. Le moment, trop court, où la caméra se fixe sur Harpo seul, est envoûtant. Malgré le son de l'harmonica, dans cet instant où la nuit est éclairée des dernières lueurs du jour, la scène est, par cette irruption soudaine d'un visage de Harpo transfiguré par la musique, comme une minute de silence.

Chico, pour sa part, ajoute à ces intermèdes musicaux qu'on attend dans chacun des films des Marx — qu'on espère y trouver — son numéro de piano, où il tente de masquer sa virtuosité d'exécutant par un jeu spirituel et ironique des doigts. Mais, tandis que nous sommes à peu près sans interruption (après un départ un peu lent) soumis à une véritable mi-rallade de gags, l'histoire continue de se dérouler. Le titre de propriété du terrain est entre les mains des gangsters. Ceux-ci partent pour New-York. Et c'est l'épisode du train. Par son inépuisable inspiration comique, il est à lui seul un nouveau film, dense, et si riche d'éléments burlesques qu'on croirait que les Marx ont voulu soudain donner, en quelques minutes, l'extraordinaire démons ration de leurs ressources et de leur génie comique.

José ZENDEL.



Harpo ne pouvait être insensible à ce délicieux visage...



MICHELE MORGAN, UNE « ANCIENNE » DU COURS RENE SIMON, EST TRES ENTOUREE PAR LES NOUVELLES.

FABRICANTS D'ÉTOILES

QUOI qu'en pense le grand public, il n'y a pas de véritable talent sans technique. Les nouvelles « découvertes » du cinéma n'ont pas été trouvées au hasard, par chance, dans l'immense troupeau des figurants. Pas du tout. Toutes ces jeunes vedettes ont suivi des cours dans les écoles d'art dramatique, où des professeurs leur ont appris leur métier.

On a déjà beaucoup écrit sur ces « usines de comédiens », et à dire vrai, la plupart se ressemblent entre elles. D'autre part, leur nombre s'est multiplié ; il n'en existait que six avant la guerre, et il y en a maintenant une vingtaine. Aussi n'avons-nous pas cherché à vous parler de chacune en particulier, mais plutôt des différentes méthodes qu'elles emploient pour former leurs élèves.

L'essentiel, c'est l'étude du théâtre classique, m'a dit René Simon.

RENE SIMON dirige l'école dramatique la plus ancienne, et sans doute la plus célèbre de Paris. Il me reçoit dans son bureau

tandis que la foule de ses élèves, au dehors, bavarde en attendant le cours.

Je me rends compte aussitôt que je ne peux questionner cet homme étrange, au regard vif et aux gestes exubérants, sur sa méthode de travail : il me répondrait en riant qu'il n'en a pas.

Pourtant, je connais maintenant son secret : c'est l'intuition. Elle seule lui fait

Une enquête de MONIQUE SENEZ

découvrir le talent caché ; par elle, il conseille le jeune élève et corrige son interprétation :

— J'ai une passion pour Péguy, me confie-t-il. Quand j'étais jeune, dans ma Champagne natale, je devrais ses œuvres avec ferveur. Eh bien ! Le croiriez-vous ? Je n'y comprenais rien.

Et il ajoute :

— ...Mais je sentais. C'est l'essentiel.

— Ne pensez-vous pas, lui ai-je demandé,

que la future vedette de cinéma doit recevoir une formation différente de celle du comédien ?

— Pas du tout. Tous les comédiens de l'écran, ou presque tous, sont des acteurs nourris de théâtre : c'est aussi vrai pour Michèle Morgan que pour Edwige Fenech ou Nathalie Nattier... L'acteur qui joue deux heures durant sur les planches est bien capable de tourner, devant la caméra, des bouts de scènes fragmentées...

— Il n'y a qu'un moyen, conclut-il, pour apprendre le métier de comédien : c'est l'étude du théâtre classique.

René Simon insiste toujours, auprès de ses élèves, sur l'importance des tragiques grecs.

— On n'est jamais fatigué de la beauté, leur dit-il, et c'est après avoir travaillé Sophocle et Euripide que vous pourrez jouer du moderne.

— Ainsi, vous estimez que le moderne ne constitue pas un terrain de travail ?

— Non ; le moderne n'est qu'un résultat.

CHEZ RENÉ SIMON...



Le professeur va-t-il étrangler l'élève Maria Casarès ?



René Simon, Marcelle Derrien et René Clair.
(Photos Lido.)



Pipe au bec, bavardage avec Marcelle Derrien (à gauche, Nathalie Nattier (de dos) et autres disciples.



Nadine Alari fait à son partenaire un beau sourire de théâtre.
(Photos Schall.)

CHEZ BAUER-THEROND...



Complet veston, jupe courte, une feuille de papier pour éventail : on travaille une scène des « Jeux de l'amour et du hasard ».



Le jeune Anouk, qui débute à l'écran dans « La Maison sous la mer », répète ici « Antigone ».



Les élèves sont attentifs... sauf quand, à l'exemple de Mme Bauer-Thérond, ils éclatent de rire.
(Photos Tabah.)

CHEZ ANDRÉE PREVOT...



Un des étranges exercices du cours « d'expression corporelle ».



Séances de travail au studio...

Je sais, vous pensez au cinéma... Mais le cinéma n'a encore rien dit. C'est un art embryonnaire ; et pourtant, quelles merveilles il devrait permettre de réaliser, puisqu'il est bâti sur la matière ! Seulement voilà : le mot l'a tué. A mon avis, le cinéma parlant est une erreur. Le cinéma devrait être un art essentiellement populaire, et remplacer aujourd'hui ce qu'était autrefois le théâtre antique.

Apprenez d'abord le procédé : vous ajouterez votre sensibilité plus tard.

A la suite de René Simon, j'ai pénétré dans son studio. Une centaine de garçons et de filles l'attendent, assis par terre, entassés pêle-mêle dans la pièce, encombrant la loggia qui la domine. Seule, tout au fond, la scène est éclairée par des projecteurs.

Dans l'ombre, Simon enjambe tant bien que mal ses élèves, les empoigne, les malmène en riant pour se frayer un passage. Arrivé sur la scène, il braque sur lui un phare qui l'inonde de lumière : chacun s'est tu, suspendu à ses lèvres.

C'est là que, depuis plus de vingt ans, René Simon découvre les futures étoiles. Il s'est consacré uniquement au professorat et fait preuve d'une sorte de talent divinatoire qui l'a fait surnommer « le sorcier ». Il a lancé déjà plus de 300 artistes : Edwige Feuillère,

Micheline Presles, Michèle Alfa, Madeleine Ozeray, Marie Déa, Josette Day, Georges Rollin, François Périer, Michel Vitold, et combien d'autres non moins célèbres... plus récemment, Maria Casarès, Nathalie Nattier, Rosine Luguet, Marcelle Derrien.

Un jeune élève est monté sur la scène pour réciter du Victor Hugo ; Simon l'écoute et le laisse aller jusqu'au bout.

— ...L'œil était dans la tombe et regardait Caïn !

Et il l'attrape par le bras :

— Ecoute-moi... Et je vous parle à tous, ajoute-t-il en se tournant vers l'auditoire. C'est de la tragédie, cela : il faut s'y donner tout entier. Vous n'allez jamais jusqu'au fond du rôle. Mais osez donc ! N'ayez pas peur ! Soyez ridicules !

Et il récite la tirade, avec une fougue étonnante.

— Surtout, pas de nuances, recommandet-il. La nuance, c'est du paupérisme artistique. Bornez-vous au procédé.

Une exquise jeune fille, au visage charmant, est venue jouer Hermione.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as choisi ce rôle, lui dit Simon. Tu n'as pas le « masque » correspondant ; tes traits ne sont pas suffisamment tourmentés.

Il attache une grosse importance à la loi des physiques.

— Le physique, dit-il, c'est la photographie du mental. Chaque acteur de talent a du génie dans le rôle qui correspond à sa personnalité : trouvez-le, et jouez-le selon les règles techniques. Vous y ajouterez votre propre sensibilité plus tard. Si vous voulez faire tout de suite une interprétation originale, ce sera mauvais.

L'enseignement de René Simon, ce n'est pas une simple suite d'explications ; c'est un véritable évangile, un tout homogène basé sur la toute-puissance de la technique. Quant au reste — l'épanouissement de la sensibilité du comédien — René Simon se fie à son intuition pour le réaliser. Et il y parvient. Mais est-ce là une méthode ? N'est-ce pas plutôt un talent qui lui est propre, mais que nul ne perpétuera après lui ?

Dans beaucoup d'écoles de comédiens, on se borne à éduquer la voix des élèves

J'AI visité plusieurs cours d'art dramatique dirigés par des directeurs de théâtre ou des acteurs. Partout, j'ai posé la même question ; partout, on m'a répondu de même :

— Nos élèves se destinent au théâtre. Si

certain ambitionnent de tourner dans des films, ils ne l'avouent pas...

J'ai écouté, au Théâtre de Poche, le cours de comédie moderne de Georges Vitaly. Au Vieux-Colombier, j'ai assisté à un cours de « classique » ; Mme Tania Balachova m'a dit :

— La voix conditionne tout le jeu. La souplesse du ton, les incidences à marquer, une bonne diction : voilà l'essentiel. Les gestes et l'expression y sont subordonnés.

Et les élèves « passent » leurs scènes — du Racine, du Musset, du Molière — devant le rideau de leur théâtre ou dans les coulisses, parmi l'encombrement des décors. Le professeur écoute, rectifie les intonations imparfaites.

Mme Bauer-Thérond, qui a été le professeur de Conservatoire de René Simon, dirige une école renommée qui fonctionne depuis 1918. Les murs de son studio sont tapissés de photographies ; on reconnaît sur les plus anciennes des artistes alors tout jeunes et aujourd'hui célèbres : elle a formé en particulier Véra Korène, Jean Chevrier, Mony Dalmès, Jacques Dumesnil.

La technique de Mme Bauer-Thérond consiste dans l'éducation intensive de la voix.

— Mais est-ce là votre unique procédé ? — Il faut avant tout, et c'est le plus important, aider l'élève à affirmer sa propre person-

nalité : le deviner, le comprendre, le « prévoir » — si j'ose dire — tel qu'il sera une fois réalisé ; lui conseiller ensuite des rôles appropriés. Mais je décourage sans pitié les élèves qui ne sont pas doués.

J'assiste ici à un cours assez varié donné aux débutants ; tandis que certains élèves interprètent des scènes de comédie moderne, d'autres ont joué *Fortunio* et *Britannicus*.

Un jeune garçon de 17 ans s'essayait dans le rôle de Néron ; tiraillé entre la nécessité de se rappeler son texte et celle de « sentir » son personnage, tremblant comme une feuille, il trébuchait sur les mots.

Mme Bauer-Thérond critique, explique : — Vous n'êtes pas humain... Souffrez donc ! Et puis surveillez vos gestes, n'oubliez pas que vous jouez du classique...

— Ah ! ben, j' préfère le moderne, vous savez ! rétorque Néron découragé, la main dans la poche.

Du coup, son trac l'a abandonné. — C'est qu'effectivement le moderne s'oppose totalement au classique, me dit le professeur. Tandis que l'un ne demande que de la simplicité, l'autre exige un style approprié : gestes mesurés et nobles, inversions et liaisons des mots nécessitant une grande souplesse de la voix.

(Suite page 15.)



...Et gymnastique rythmique chez Mme Irène Popard.

RENÉ CLÉMENT mène LA BATAILLE DU TRAVELLING DANS UN SOUS-MARIN EN BOIS

DANS un décor qui a étonné Ray Milland, habitué pourtant au travail hollywoodien, et que les Américains n'auraient pas osé construire, René Clément et son équipe luttent sans cesse contre le manque de place. Car si ce n'est pas la première fois qu'un sous-marin est reconstitué en studio, René Clément est certainement le premier metteur en scène qui a osé tourner dans un sous-marin exactement reconstitué.

Non pas par bravade ou par souci d'originalité, mais parce qu'il a estimé que c'était le seul moyen de rendre avec réalisme l'atmosphère déprimante du submersible.

Pour adapter aux nécessités des prises de vues l'exiguïté du décor, il fallait un miracle, le décorateur l'a accompli, et dans le temps record de deux mois.

Le sous-marin des « Maudits » est la réplique exacte de l'U-471, échoué dans le port de Toulon. En partant des plans fournis par l'Amirauté, Bertrand a conçu son décor : l'intérieur du sous-marin a 45 m. de long, 1 m. 90 de hauteur maximum. Il est divisé en quatre parties latérales qui peuvent être rendues autonomes. Dans le sens de la longueur, une moitié (cabines bâbord et couloir) est montée sur des pivots qui permettent d'imiter le tangage et le roulis et de secouer le bâtiment au moment où une grenade sous-marine éclate à proximité, tandis que l'autre moitié (cabines tribord), montée sur rails, peut se séparer et offrir ainsi une coupe du navire pour les prises de vue d'ensemble. Le décor est entièrement démontable de façon à pouvoir pratiquer n'importe où des ouvertures pour la caméra, les micros, les projecteurs.

Par souci de vérité, un agent technique de la Marine a conseillé Bertrand pour la mise en place de tous les appareils de bord, dont la plupart sont véritables. Récupérés à bord de sous-marins coulés, ils ont été prêtés par l'Arsenal de Toulon.

Le clou du décor est certainement la salle des machines : les moteurs Diesel, entièrement

faits de bois, de caoutchouc et de cordes à piano qui, aspergées d'huile, donnent l'illusion parfaite de la réalité. A tel point (mais le décorateur avoue que c'est un pur hasard) que le frottement du bois sur des rondelles de liège reproduit plus fidèlement le bruit des machines que dans un véritable sous-marin...

On imagine quels tours de force doivent réaliser constamment les techniciens pour travailler dans un décor aussi « fermé ». Des scènes entières sont tournées dans un espace d'un mètre carré, et René Clément affirme que la cabine des Marx Brothers n'était rien à côté de son carré des officiers, dans lequel s'entassaient l'autre jour vingt-huit personnes. Un panoramique obligeait Henri Alekan à faire avec sa caméra un tour complet de 360°. René Clément à quatre pattes, tournait avec la caméra. Coincé, et prêt à entrer dans le champ, il eut l'idée de se glisser sous la table : mais quelqu'un avait occupé la place avant lui et il fallut, après des éclats de rire, recommencer la scène.

HENRI ALEKAN, qui tourne pour la sixième fois avec Clément, est enchanté d'avoir à surmonter des difficultés nouvelles. C'est ainsi qu'il est obligé de compenser le manque de recul par des éclairages nouveaux ; mais ses images ne rendront que mieux l'impression d'étouffement que l'on ressent dans un sous-marin.

Il précise d'ailleurs à ce propos :

— Ce qui m'aide peut-être le plus dans ma tâche, c'est d'avoir jadis tourné de nombreux documentaires. Ce genre, en effet, astreint l'opérateur à se plier aux exigences des décors naturels, donc inamovibles...

RENE CLÉMENT, dont la maîtrise et la gentillesse sont vantés par tous ses collaborateurs ne parle que de la magnifique équipe qui l'entoure. Le résultat de cette estime réciproque ? Un plateau sur lequel personne ne crie et un travail d'une rare qualité, accompli dans la bonne humeur.

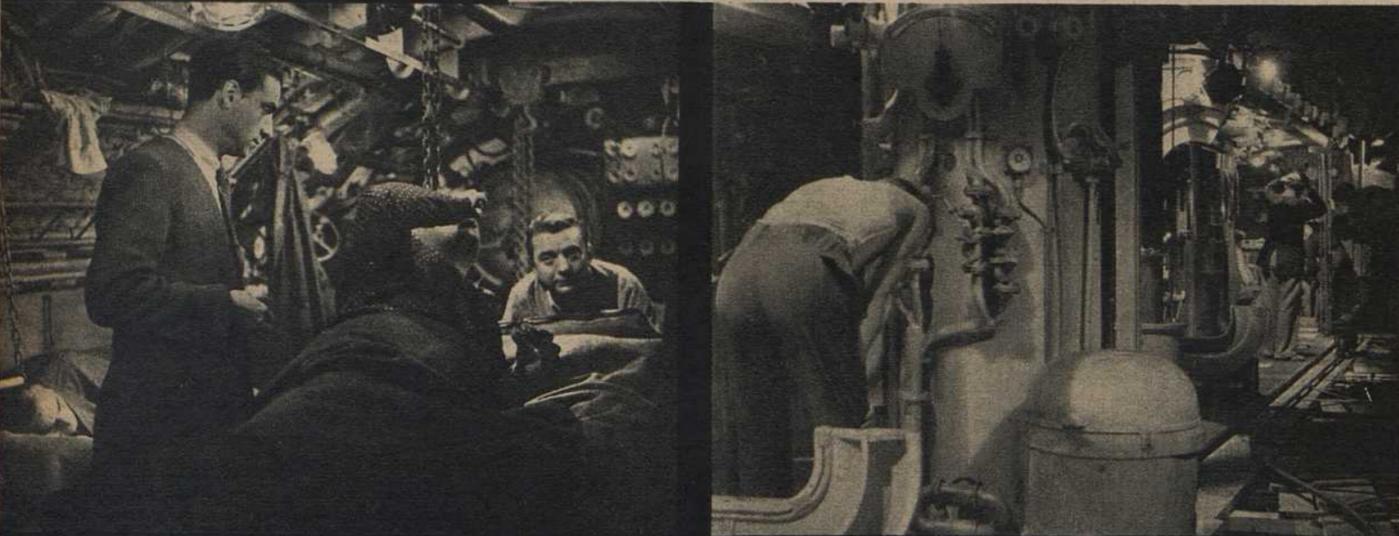
Pierre MEUNIER.



Pour permettre à Henry Ticket, opérateur en second, d'installer son travelling, la moitié gauche du sous-marin (montée sur rails) a été reculée. Pour la scène suivante, on rapprochera les deux parties et les raccords seront camouflés avec du mastic.



Le chef opérateur Alekan au travail



Dans la chambre d'équipage (décor fermé), René Clément règle une scène entre Hector et Paul Bernard.



La chambre des machines (reproduction exacte de la réalité) qu'explore la caméra montée, une fois encore, sur travelling.



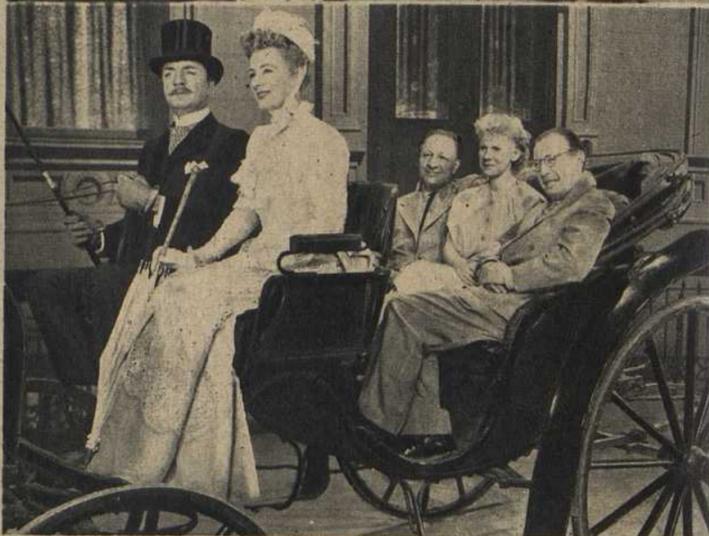
On rêve devant la grâce parfaite de ce visage, la beauté de ces épaules... jusqu'au moment où une autre Andrea King, cinq fois multipliée, cinq fois figée, vous rappelle à une réalité moins séduisante : banalisée, entrée dans le cercle des beautés standard, cette charmante figure a perdu soudain tout pouvoir sur l'imagination.





ON EST GOURMAND DANS LA FAMILLE HAROLD LLOYD ! Gloria, la fille de Harold Lloyd, a aujourd'hui vingt et un ans et on fête son anniversaire sur le plateau : la fille du célèbre comique américain est devenue vedette. Comme son père, qui a orné l'énorme gâteau de ses célèbres lunettes d'écaillé, et comme sa mère, Mildred Davis (à côté de son mari sur la photo), qui a été la partenaire des films muets de Harold...

EN ROUTE POUR LA SUEDE ! Rassurez-vous : ce n'est pas dans cette tenue... légère que la séduisante Joan Fulton va s'envoler vers les pays nordiques. M. Walter G. Robinson, vice-consul de Suède à Los-Angeles, a simplement demandé à la starlet de présenter une collection de vêtements que les U.S.A. exportent en Suède. Drôle de saison pour les maillots de bain !



CONTRASTE AUX STUDIOS. Bette Davis admire la ligne particulièrement aérodynamique de la nouvelle voiture de son metteur en scène Irving Kapper, tandis que William Powell et Irène Dunne posent, en calèche, avec les auteurs du film qu'ils tournent actuellement : « Life with father ».

- ◆ P. Whiteman, W. Herman, G. Krupa, L. Hampton, Bob Crosby, engagés pour « The Fabulous Dorseys », film sur Tommy et Jimmy Dorsey.
- ◆ Joan Fontaine et William Dozier : une firme de production.
- ◆ Howard Hawks réalise « Red River » : John Wayne et Walter Brennan.
- ◆ Archie Mayo réalisera « La vie de Rudolph Valentino » en janvier.
- ◆ Ann Morris et Edwin L. Marin, un fils — Barbara Pepper et Craig Reynolds, un fils.
- ◆ Frank Sinatra achète un avion.
- ◆ Charles Laughton engagé par Hitchcock pour « The Paradise Case ».
- ◆ On vole 500 dollars de vêtements à Tay Garnett.
- ◆ Clifford Odets écrit le scénario de « The Whispering Cup » qu'il réalisera lui-même.
- ◆ Mark Stevens est père.
- ◆ Une nouvelle version de « Lord Jim » déjà réalisé en 1925.
- ◆ Carole Landis a mal à l'estomac.
- ◆ Jeffrey Lynn épouse Robin Chandler, une journaliste.
- ◆ Humphrey Bogart et Lauren Bacall : « The Dark Passage ».



JEAN RENOIR A LE SOURIRE : il vient de terminer le montage de son film « Woman on the beach », et Joan Fontaine — une des privilégiées qui ont vu le film — le félicite.



JEAN-PIERRE AUMONT REND VISITE, sur le « set », à Maria Montez : profitant d'un moment de répit, il est venu, aujourd'hui, tenir compagnie à sa femme. Un couple joliment romantique que nous verrons dans « Queen of Hearts ».



JACQUES PREVERT A HOLLYWOOD ? Non, mais quelqu'un qui lui ressemble (comparez les yeux et l'oreille) : le metteur en scène Peter Godfrey, dont Barbara Stanwyck écoute attentivement les ultimes instructions avant de tourner : « Cry wolf ».

FABRICANTS D'ÉTOILES

(Suite de la page 11)

Où le cinéma est roi !

MAIS est-ce logique d'initier la future vedette aux seuls mystères de la dialectique ?

C'est en me posant cette question que j'ai songé à visiter une école véritablement cinématographique : là au moins, pensais-je, on doit tenir le cinéma en haute estime ; on ne l'y juge sûrement pas comme un vulgaire moyen, pour le comédien, de gagner de l'argent...

En effet ! Le cinéma est roi au « Centre de formation des comédiens d'écran », que dirige Mme Andrée Prévôt.

J'ai pénétré dans une salle immense qui ressemblait un peu à un plateau de studio. Au centre, l'opérateur, en chandail de grosse laine et cache-nez, se penchait sur un appareil de prises de vues archaïque. Et dans le champ, deux malheureux débutants, aveuglés par la lumière des sunlights, tentaient de jouer une scène de François Villon.

— Suffit !

Mme Prévôt et M. Barrère, son « assistant » sont venus inspecter le jeu par l'œil de la caméra.

— Plus « cinéma », mes enfants ! En gros plan, il faut ménager vos effets. Jouez plus « sobre »...

Et ils recommencent.

— Le cinéma, m'a dit Mme Prévôt, est un art « dépourvu ». Il s'agit avant tout d'habituer les élèves aux exigences de la prise de vues...

Mme Prévôt, qui a commencé d'enseigner à Nice pendant l'occupation, a constitué à Paris un cours privé qui groupe 43 élèves, dont une majorité de garçons.

De temps à autre, Mme Prévôt organise des auditions ; de grands metteurs en scène sont invités à venir entendre les meilleurs élèves ; c'est ainsi que la semaine dernière, Marc Allégret a tout spécialement remarqué Colette Ripert, Robert Fréhel et Jean Barrère : mais ce dernier n'est déjà plus un élève, puisqu'il a joué dans La Sauvage et dans Caligula, et va tourner dans Fantômas.

J'ai assisté à des scènes de La Part de l'Ombre et de Boule de Suif, jouées par des élèves déjà expérimentés : n'importe, dans le feu de la discussion, l'officier prussien a envoyé à la jeune Française une giflette, mais avec une telle vigueur que la malheureuse en perdit l'équilibre ; il fallut recommencer la scène au moins dix fois.

Vous voyez, mesdemoiselles, que l'apprentissage de la star est parfois très sportif...

Le jeu dramatique, formation idéale de la future vedette.

C'EST au « Centre Jean-Louis Barrault » que j'ai compris la méthode d'éducation profonde du jeune comédien.

Le Centre d'Éducation par le Jeu dramatique est une société coopérative ouvrière dont les membres-fondateurs sont Jean-Louis Barrault, Roger Blin, André Clavé, Claude Martin, Jean Vilar et Mme Marie-Hélène Dasté. L'école, qui a commencé à fonctionner cet été par stages de recrutement, groupe actuellement une vingtaine d'élèves. La plupart d'entre eux sont des étudiants et des ouvriers qui bénéficient d'un système de bourses.

Ils suivent chaque semaine 24 heures de cours variés : études de scène, danse, éducation corporelle, relaxation, etc... et surtout jeu dramatique et mime. Il leur est interdit de manquer un cours ; mais je crois qu'ils n'y songent guère, le Centre étant pour eux un véritable « foyer ».

Le professeur de Jeu dramatique, Mme

Bourgoin, m'a résumé sa méthode d'enseignement :

— Former un comédien, m'a-t-elle dit, consiste essentiellement à éduquer sa sensibilité, puis à l'extérioriser par des créations personnelles. Il s'agit d'habituer l'élève à une sorte de dédoublement de la personnalité qui lui permettra, non pas de jouer son rôle, mais de le vivre. Vous n'y arriverez jamais par le cerveau, mais vous y réussirez en faisant appel au sentiment.

— Voudriez-vous dire que le comédien doit entrer en « trances » ?

— Dans un certain sens, oui, mais tout en gardant le contrôle de lui-même. Notre école est la seule qui astreigne le tout débutant au difficile exercice du Jeu dramatique ; même chez Dullin, les élèves ne le pratiquent qu'après trois ans de cours.

Le vrai comédien n'a pas besoin de sa voix pour jouer.

J'AI suivi Mme Bourgoin dans le studio, vaste pièce autour de laquelle court une loggia. Mais ici, pas de projecteurs : tout se passe à la lumière du jour...

— Si vous voulez bien, nous allons commencer par une séance de « décontraction ». Tous les élèves s'assoient, dans une attitude de repos, les yeux fermés.

— Ne pensez à rien, oubliez vos soucis...

Je crois assister à une séance de télépathie. — Couchez-vous sur le sable : sentez-vous comme il est brûlant ? Sa chaleur vous monte au visage.

Leurs visages sont comme extasiés. Heureux élèves ! Pour ma part, je grelotte dans cette pièce glacée.

— Vous avez un arbre devant vous, reprend la voix. Touchez son écorce ; elle est rugueuse. Aveugles, ils tendent les mains, palpent dans le vide.

Quand ce jeu assez surprenant a pris fin, les élèves avaient tous l'air assez fatigués ; ils échangeaient leurs impressions avec animation.

— C'est un exercice beaucoup plus difficile qu'il n'en a l'air, me dit Mme Bourgoin. Passons au jeu dramatique.

Le thème qu'elle donne aux élèves est le suivant. Il s'agit d'être un clochard qui flâne dans la rue, voit quelque chose briller, le ramasse ; mais ce n'est rien, qu'un morceau de fer-blanc... et de nouveau, plus loin : cette fois-ci, c'est bien une pièce de monnaie. Mais il y a un fil, tout près ; il faudra l'empocher tout de même, sans que celui-ci s'en doute. Et naturellement, il s'agit de jouer toute la scène en silence.

J'ai assisté à plusieurs interprétations, toutes différentes, plus ou moins longues, révélatrices de la personnalité de l'élève : c'est pourquoi l'improvisation, même mauvaise, est écoutée jusqu'au bout.

Une vedette est née lorsqu'elle sait improviser.

SI les écoles d'art dramatique sont nombreuses, leurs procédés sont loin — nous l'avons vu — de se ressembler et de s'équivaloir.

Que l'homme de théâtre juge le cinéma un art mineur qui n'exige pas de technique spéciale, avouez que c'est humiliant. D'autant que la nouvelle étoile, si elle a été formée sur les planches d'un théâtre, devra se plier devant la caméra à une réadaptation technique importante.

Mais cette formation classique lui est indispensable. On ne fabrique pas une étoile avec la lumière des sunlights ! Car il faut, avant tout, donner à l'artiste la puissance d'isolement nécessaire pour que, sur le plateau, il exprime ce qu'il sent.

M. S.

travail aux décorateurs et costumiers.
Mais le sujet n'accroche pas, ces caractères romanesques à la Scarlet passent difficilement l'écran et ne possèdent pas assez de vérité pour donner illusion. Et le film-feuilleton apporte moins de sensations que le roman du même genre. Car il laisse moins de place à l'interprétation personnelle.
Ce n'est pas faute pourtant d'un gros effort de mise en scène. La caméra, comme les personna-

ges, ne reste jamais en place et fait de perpétuels allers et retours entre le nain Cupidon et la haute stature de Gary Cooper en passant par le plaisant visage d'Ingrid Bergman. Toutes les ressources techniques d'Hollywood ont été mises en œuvre pour animer l'action, mais elle languit désespérément. Et l'on n'en retient finalement — ce qui peut suffire à d'aucuns — que le jeu sans bavures des deux grands acteurs qui la soutiennent.
Jean NERY.

LE VISITEUR

Fresnay et les petits chanteurs à la Croix de bois... réduits à eux-mêmes

Film français. Scénario et dialogues : Jean-Bernard Luc. Réalisation : Jean Dréville. Interprétation : Pierre Fresnay, Debucourt, Balpêtré, Beauchamp, Michel Vitold, Simone Sylvestre, Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Chef-opérateur : André Thomas. Décors : René Renoux. Musique : René Cloerec. Production : Majestic Film.

L'IMAGINATION, contrairement au bon sens, doit être la chose du monde la plus mal partagée. Mais il y a — Dieu merci ! — des moyens de la remplacer...

Par exemple, vous prenez un acteur connu — et si possible de talent — comme Pierre Fresnay. Vous lui fabriquez un rôle dans lequel il a déjà réussi : mettons celui d'un sale type redevenant honnête et généreux (*La Fille du Diable*). Vous ajoutez un élément d'émotion assuré, disons quelques têtes de gosses en gros plan — les petits chanteurs à la croix de bois sont là pour un coup. Vous mettez autour le moins de choses possible ; d'abord, parce que cela coûterait plus cher, et ensuite parce que cela risquerait de gêner le principal. Vous faites cuire à feu doux par d'honnêtes techniciens, dans un studio quelconque. Servez chaud ; et vous obtenez *Le Visiteur*.

Donc Pierre Fresnay — alias M^e Fauval — avocat marron et assassin, se réfugie dans le pen-

sionnat de son enfance, où l'imagination de son vieux maître lui a fait une réputation de héros légendaire, « défenseur de la veuve et de l'orphelin ». Les gosses l'amèneront à contrition et, quand on viendra pour l'arrêter, il ne songera qu'à sauver les apparences, pour sauver la morale. Grâce à un policier compréhensif — tout est possible au cinéma — il y parviendra. On a une belle scène finale, avec le héros adulte qui s'en va sur la route, tandis que les enfants chantent « Ce n'est qu'un au revoir... » et que les gendarmes l'attendent au prochain tournant.

A part cela, une mise en scène super-économique, un découpage qui relève plus du théâtre que de l'écran, un comédien consciencieux — Balpêtré — qui a tort de vouloir ressembler à Ledoux, quelques belles photos, une apparition insignifiante de Simone Sylvestre. Rien de plus.

Le résultat correspond exactement à ce qu'on a cherché. Ceux qui aiment Fresnay — et ses qualités dramatiques restent incontestables — ceux qui ont aimé les gosses de l'abbé Maillot dans *Carnet de bal* et *La Cage aux rossignols* — et il faudrait être difficile pour ne pas les apprécier — retrouveront l'un et les autres en excellente forme.

Quant au reste, quant à l'œuvre cinématographique qui s'appellerait *Le Visiteur*, il faudrait pour en dire quoi que ce soit avoir parlé du néant.
Henri ROCHON.



Dans ce pion-cicerone, la police ne reconnaît pas l'escroc qu'elle recherche : P. Fresnay, dans « Le Visiteur ».

(Photo Thibault.)

LES CINQ SECRETS DU DÉSERT

Pour le moins inopportun !

FIVES GRAVES TO CAIRO
Film américain, v. o. sous-titré. Scénario : Charles Brackett. Réalisation : Billy Wilder. Interprétation : Erich von Stroheim, Franchot Tone, Anne Baxter, Akim Tamiroff. Production : Paramount.

L'ATTRACTION de ce film, c'est évidemment la composition d'Erich von Stroheim incarnant le maréchal Rommel. Ce dernier fut pendant quatre ans le général nazi le plus « spectaculaire » : était-il indispensable que Hollywood servît encore sa légende en faisant de lui le principal personnage d'un film ? On répondra que Rommel n'apparaît pas ici comme général vainqueur et qu'El-Alamein, avec la déroute de l'Afrika Corps dans le désert ne sert guère le prestige du maréchal allemand.

Attention ! Ce qui compte dans un film, ce n'est pas tellement ce que font ou ne font pas les héros, mais leur autorité et leur mordant sur le spectateur. Dans ses intéressants souvenirs d'un témoin, Du Muet au Parant, Alexandre Arnoux souligne, dans un chapitre intitulé : « Prenez garde aux images... », l'erreur du film moralisateur et la funeste influence des films de gangsters, même quand l'épilogue couronne la vertu et accable le crime...

Mais cette question de la responsabilité de l'auteur de films nous entraînerait loin ! Pour *Les Cinq secrets du désert*, il ne faut d'ailleurs pas exagérer le pouvoir

nocif, à cet égard, d'une œuvre aussi mal composée ! Toute l'afabulation romanesque du drame est absurde et le crédit que l'on peut accorder aux personnages à peu près nul. Au plus fort du combat, nous voyons chasser-mouches, passer son temps à de ridicules futilités : les amours d'une servante d'auberge semblent le préoccuper plus fort que l'énorme bataille dont il a la responsabilité !

Le moins que l'on puisse dire, c'est que tout cela n'est pas sérieux. Par les échantillons qu'ils nous en ont montrés, les Américains d'Hollywood paraissent n'avoir qu'une idée très fantaisiste de cette guerre et de l'occupation allemande. On voudrait, en tout cas, être dispensé de voir dans ces films faits pour leur circuit intérieur, des Françaises aussi peu réalistes que celle personnifiée ici par la jolie Anne Baxter. Ce personnage est parfaitement intolérable !

Outre tous ces côtés déplaisants, ce film — pourtant de Billy Wilder, l'auteur d'Assurance sur la Mort et de *The Lost Weekend* — est des plus médiocres. Ses interprètes s'efforcent de se tirer d'un aussi invraisemblable fatras : Franchot Tone est encore le moins mauvais d'entre eux.

Pour être juste, disons que cette œuvre comporte une minute — pas davantage — d'excellent cinéma : une bagarre dans l'obscurité alors que sur l'écran luit seulement l'œil de l'écuyer d'une lampe électrique.

Roger REGENT.



« Les cinq secrets du désert » : Le maréchal Rommel (Eric Von Stroheim) n'est pas doux pour Ann Baxter, domestique française.

DIXIE

Une Louisiane... d'Hollywood

Film américain, v. o. sous-titré. Scénario : Karl Tunberg et Darrel Ware. Réalisation : A. Edward Sutherland. Interprétation : Bing Crosby, Dorothy Lamour, Marjorie Reynolds, Billy de Wolfe, Lynne Overman. Production : Paramount.

Il y a un siècle, sur les rives chaudes du Mississippi, à la Nouvelle-Orléans, future patrie du jazz, des musiciens de race blanche pulsaient déjà aux sources du merveilleux folklore des hommes de couleur. Grâce aux « minstrels » qui empruntèrent, les premiers, à ce folklore noir, non seulement des thèmes musicaux, mais aussi une manière toute neuve de jouer et de chanter, le monde allait connaître, quelque cinquante ans plus tard, une nouvelle forme de la musique, une des plus pures. « Dixie » conte les débuts et les premiers succès d'un groupe de ces « minstrels » qui tentent de renouveler ainsi l'art du music-hall. Bing Crosby y incarne le compositeur Dan Emmett, ce qui l'amène à interpréter une dizaine de chansons.

Edward Sutherland, ex-gagman de Mack Sennett et de Charlie Chaplin, réalisateur de nombreux films musicaux ou burlesques (« International

House », « Mississippi », « Champagne - Valse », « Fifi peu de pêche »,...) n'a pas toujours réussi, malgré l'emploi des couleurs, à ressusciter une époque. C'est, une fois de plus, tout le romantisme de la Louisiane avant la guerre de Sécession qui renaît à l'écran, une Louisiane où se payaient les redingotes et les crinolines, une Louisiane bourgeoise qui s'étire sous le chaud soleil, mais aussi une Louisiane bien hollywoodienne, avec tous les ponifs que cela peut comporter. Une intrigue larmoyante comme on en introduit dans la plupart des films de music hall : pourquoi faut-il que, durant une heure et demie, le cœur de Bing Crosby balance entre celui d'une jeune paralytique, Marjorie Reynolds, et celui de Dorothy Lamour ? Pourquoi faut-il qu'enfin Dorothy Lamour se sacrifie pour laisser la place à la paralytique ? Si on désirait évoquer une atmosphère, recréer une époque, il eût mieux valu commencer par nous montrer les conditions de travail des noirs peinant à charger les lourdes balles de coton et chantant leur grand désespoir au rythme lent et saccadé des roues d'un rivalet qui descend paresseusement le Mississippi...

Une fois de plus, Hollywood escamote le sujet : il en résulte un film de série qui se voit sans trop de plaisir et sans trop d'ennui.
TACHELLA.



La Louisiane romantique : Bing Crosby hésite entre la belle Dorothy Lamour et la paralytique Marjorie Reynolds : « Dixie ».



2 minutes vous suffisent pour avoir des yeux noir-jais ou noir-velours, bleu-perle ou violette, vert nil, jade ou pers, marron ou noisette, gris de lin ou gris-menthe.

Nuancez à volonté la Couleur de vos Yeux: Voici les Teintes Enchantées de RICIL'S!

QUI FONT PARAÎTRE LES CILS PLUS LONGS, LES YEUX PLUS GRANDS ET LE REGARD PLUS CAPTIVANT.

COMME 9 femmes sur 10 «vous avez des yeux changeants» — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris-caméléon) —, si bien que pour faire resplendir votre visage, il vous suffit de colorer vos cils avec l'une des «teintes enchantées» de Ricil's, composées toutes les 6 avec les nouveaux «colorants répéteurs». Employez le vrai Ricil's d'avant-guerre que vous pourrez maintenant retrouver partout avec sa brosse et sa glace. Aussitôt vos yeux s'éclaircissent littéralement en prenant l'une de ces nuances captivantes : noir-jais ou noir-velours... bleu-perle ou violette... vert-nil, jade ou pers... marron ou noisette... gris de lin ou bien «gris-menthe». Vos cils paraissent instantanément plus longs et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en agrandissant les yeux, donne au regard une saisissante profondeur d'expression.

Le seul à l'huile de ricin spéciale pour activer la pousse, le cosmétique Ricil's nourrit le cil, l'assouplit et le ramène à tel point qu'après 10 jours de ce traitement de beauté véritablement bienfaisant, les cils desséchés ou décolorés — cassants, trop courts ou trop clairs — repoussent de plus belle, magnifiquement colorés, lustrés et courbés.

Demandez le vrai Ricil's pour les cils.

ENFIN LE RICIL'S COMPLET ! avec sa glace et sa vraie brosse «Ricil's» pour obtenir l'inimitable effet Ricil's — des cils magnifiquement lustrés et courbés.

★ **VACHES MAIGRES** cette semaine. A lire mon journal, je n'eus pas imaginé qu'il se fût passé si peu de choses... Le gouvernement à créer met sur les dents toutes les formations politiques du pays : la presse filmée (deux bandes sur les cinq) se contente de nous donner une brève image de la nouvelle assemblée où l'on aperçoit la chevelure blanche de M. Cachin à la tribune présidentielle. M. Monnet place la situation de la France sous le signe d'Henri Bordaux. Et il parle de son plan sur un ton sec, austère, peu fait pour réchauffer les enthousiasmes.

★ **VOULEZ-VOUS VOTRE PART** des « surplus » ? Pour des « restes », ce sont des restes qui se posent un peu là. Ce gigantesque rassemblement de « jeep », de pneus, de caisses, etc., outre-passe l'angle de vision de la caméra. Des « surplus », selon M. Miletone, il y en a aussi en Egypte. Et les Anglais, qui plient bagages, présentent les colides que de s'en encombrer. Les panoramas d'automne ont fait les choux gras de plusieurs journaux. Remarqué notamment un sous-bois éclairé de soleil qui traîne un peu partout. Et de malheureuses antilles dont les cadavres jonchent les étangs précocement neigeux du Colorado.

★ **IL NE S'AGIT QUE** de la fin d'un paquebot, mais c'est diablement émouvant quand même ! Pauvre « Normandie » qui, après avoir été renfloué, est tiré vers le marchand de ferraille par une escouade de remorqueurs, tout comme un bon cheval pustuleux qu'on traînerait à l'équarissage. Voici encore un cargo couché dans la mer. Pardon... dans la Tamise ; du moins Gaumont nous l'affirme. Mais celui que M. Miletone nous présente occupant une position identique dans la Mersey lui ressemble comme un frère. Ne serait-ce pas le même ? Des Actualités françaises et de M. Miletone, des images d'inondations romaines. En se retirant, le Tibre a englouti certaines rues d'une épaisse couche de boue où les gens patagent curieusement. Ces footballeurs américains disputant un match avec une brutalité très yankee sont, eux aussi, littéralement couverts de boue (Gaumont).

Raymond BARKAN.

VOTRE HOROSCOPE

Pour réussir dans la vie. Envoyez date et lieu de naissance plus 100 fr. LA GRAPHOLOGIE pour connaître celui qui vous intéresse. Spécimen d'écriture et 150 fr. à Mme Velleda, Serv. C, 7, r. Bouchardon, Paris-10^e.

Ne laissez pas vos disponibilités improductives

SOUSCRIVEZ aux BONS DU TRÉSOR

C'est votre intérêt
C'est l'intérêt du pays

RÉCONFORT puissant par ASTRES et écrit. Horoscopes, amour, santé, aff. Et. 100 fr. N° 6, date, heure. Env. timb. Marie BENOIST, 5, r. Ern.-Morlet, SEVRES (S.-et-O.)

TABLEAU D'HONNEUR

QUEL métier ! s'apitoyait dimanche dernier un visiteur qui regardait avec affurement les acteurs recommencer pour la cinquième fois une scène, dans le studio reconstitué par les soins du Ciné-Club local à l'hôtel de ville de Colombes. Il se tourna vers Line Noro, qui regardait comme lui : Un métier de chien, ajouta-t-il...

Quelle soirée, s'exaltait jeudi le Club-Trotter au gala qui marquait cette belle exposition cinématographique. Il s'agitait sur son fauteuil, et dans son enthousiasme il mêlait tout, le nom d'André Berton, animateur du club, et celui des conférenciers qui allaient venir, Jean Renoir et le public présent : il a voué en effet aux C.C. une tendresse rien moins que secrète, et qui s'accompagne de démonstrations verbales telles que tout l'Ecran l'en plaisante. Mais les pointes s'émoussent sur sa veste à carreaux, et ce soir-là, sous sa veste, son cœur palpitait d'orgueil. Il risquait même de devenir gênant par son bavardage, et je dus le prier, avec beaucoup de ménagements, de réserver ses impressions pour le retour.

Un peu mortifié, il se tut à temps pour me permettre d'écouter Georges Sadoul qui, en sa qualité de secrétaire général de la Fédération, avait tenu, par sa présence, à marquer tout le prix qu'il accordait à cet effort parfaitement réussi. Avant de dessiner pour nous un panorama brillant du cinéma depuis ses débuts, Sadoul évoqua le souvenir de sa rencontre avec Jean Renoir, le jour même où celui-ci venait de décider de réaliser La Bête Humaine (qu'on devait projeter l'autre soir), d'après l'œuvre de Zola. Et comme Sadoul s'étonnait de ce projet, Renoir lui confia que ce n'était pas tant le sujet du livre qui l'avait tenté, que tout le fond social et humain qui lui servait de décor.

Après Sadoul, notre collaborateur, Jean Néry, fit une étude très vivante de l'œuvre de Renoir. Et, pénétré de cette idée que « le style, c'est l'homme », c'est l'homme aussi qui rendit réel sous nos yeux, personnage complexe et parfois déconcertant, toujours inattendu dans ses attitudes, et que l'on retrouve, avec sa force, ses dons de poésie et d'humour, sa sympathie humaine, dans tous ses films.

José ZENDEL.



Le Carnet du Club-Trotter

★ **RIEN DE PLUS DEPRI-MANT** que les essais de culture populaire qui, faute de données suffisantes sur le problème — sinon de bonne volonté — vont à l'inverse du but poursuivi, en décourageant à la fois le public et les responsables. Rien de plus exaltant, par contre, qu'une réussite dans ce domaine : Culture-Loisirs, organisme fondé par la Bourse du Travail de Bordeaux, est un exemple de ce qui peut et doit être fait en ce sens. On se trouve en effet ici devant un ensemble cohérent de manifestations diversement orientées (bibliothèque, conférences, visites de musées et d'usines, chorales, danses, excursions et voyages, édition d'un bulletin, etc.), qui toutes concourent au but exprimé par le titre même du Centre. Celui-ci est ainsi devenu le point d'attraction de la jeunesse ouvrière locale (les travailleurs participent d'ailleurs à l'organisation des manifestations culturelles ou récréatives, et les contrôlent). A ces diverses activités, il faut ajouter, bien entendu, un C.C., d'une formule excellente, qui laisse place au documentaire, à côté de grands films tels que *Espoir*, *La Ruée vers l'or*. La Marseillaise.



Le sérieux est l'apanage des enfants qui conspirent : une image de « Emil et les détectives », de Gerard Lamprecht.

A TRAVERS LES PROGRAMMES

★ Mardi 10 décembre. CLUB FRANÇAIS DE MONTARGIS (M. Raymond, 2, boulevard Anatole-France).

Le crime de M. Lange (1935). — Réalisation : Jean Renoir. Scénario : J. Prévert, sur une idée de Renoir. Musique : Wiener et Kosma. Œuvre remarquable par sa légèreté dans la satire et à laquelle l'humour ajoute tout le poids de son efficacité. Film rare, on y trouve cet élément rare au cinéma : l'optimisme, l'amour de la vie. Avec René Lefèvre, Jules Berry, etc.

★ Jeudi 12. CLUB FRANÇAIS DE TOURS (M. Verdier, 143, rue Boisdemer). Paris (1932) et L'Atalante (1934) : deux des œuvres de Jean Vigo, l'auteur de « Zéro de conduite ». La première est un documentaire sur la nage, auquel Paris prête l'éblouissante démonstration de sa forme. L'Atalante, avec Michel Simon, Dita Parlo, Jean Dasté, est un drame d'une poésie réaliste.

★ Vendredi 13. CLUB FRANÇAIS DE BIARRITZ (M. Dellanoy, lycée de Biarritz). La Symphonie des brigands (1938). — Réalisation et partition musicale de Friedrich Feher. Tentative intéressante, et par moments réussie, pour faire de la musique, au cinéma, non pas un complément d'images, mais un élément déterminant au même titre qu'un scénario. Les morceaux les plus heureux du film sont incontestablement les scènes burlesques. Avec Francoise Rosay.

★ CLUB FRANÇAIS D'ARCACHON (Mlle Grabot, villa Carnot, place des Palmiers). Les Pionniers : programme très brillant, qui, par diverses œuvres (de Méliès, Max-Linder, Fleischer, Bud Fisher), retrace les efforts de ceux qui ont permis au cinéma d'être considéré comme un art.

★ Dimanche 15. CLUB FRANÇAIS DE PERIGUEUX (M. Vergnon, 3, rue Sirey). Emil et les détectives (1933). — Réalisation : Gerhardt Lamprecht, d'après l'œuvre de Eric Kaestner. Un des plus grands poètes allemands de la génération qui a suivi l'autre après-guerre, Kaestner écrivit également des livres pour enfants, parmi lesquels *Emil et les Détectives*, conte plein de naïveté, de charme et de fraîcheur, dont Lamprecht a su tirer parfois des effets saisissants. Très bonne interprétation de Fritz Rasp et d'une troupe d'enfants.

★ Lundi 16. CLUB FRANÇAIS D'ORLÉANS (M. Charlepegue, 11, rue Th.-Gautier). Fifi peau de pêche (« Every day's a holiday », 1935). — Réalisation Sutherland (ex-gagman chez Mack Sennett). Scénario : Mae West. Principale interprète : Mae West. Avec des intentions satiriques au fond assez ingénues, celle-ci vise à ridiculiser la police et les élections américaines. Louis Armstrong et son orchestre, Ch. Winninger, Ch. Butterworth.

Prête-moi ta plume

Au cinéma seul ou à deux

« Préférez-vous aller au cinéma seul, ou à deux, et pourquoi ? » Question, à première vue, nettement frivole. En effet, à « deux », d'après quelques-uns de mes lecteurs, cela ne pouvait signifier qu'en compagnie d'une âme provisoirement sœur, avec qui l'on va chercher, au cinéma, deux heures d'obscurité propice. Il ne leur est pas venu à l'idée que « à deux » était là pour « pas seul », voulait peut-être dire « à plusieurs » ; ils ne se sont surtout pas avisés que l'Ami Pierrot parlait cinéma et non bagatelle.

Ainsi ai-je reçu maintes réponses rédigées dans le mode plaisant. « A deux, car, si le film m'ennuie, je peux m'occuper de... ma compagne », écrit, par exemple, J.-N. Priou, de Paris, qui a le mérite d'être concis et mesuré. L'Ami Pierrot n'est nullement bégueule, mais... la question n'était pas là. Et, quel que soit l'esprit dépensé par ces correspondants, je n'ajouterai rien sur leurs propos.

Parlons sérieusement

Pour peu que l'on y réfléchisse, la question est loin d'être frivole. Et, des avis que l'on a bien voulu lui donner, l'Ami Pierrot a été ravi de pouvoir tirer des conclusions intéressantes. D'abord, celle-ci : le cinéma, qui a commencé par être un « divertissement forain », où l'on va à plusieurs, comme au café ou à Luna-Park, tend de plus en plus à prendre figure de spectacle artistique (on ne dira jamais assez le bien que font une critique vigilante et honnête et des publications telles que la nôtre), où l'on préfère aller seul, ou du moins dans des conditions favorisant la vision attentive de l'œuvre projetée.

Précisons. Voici des pourcentages Gallup : 48 % de mes correspondants préfèrent aller au cinéma seuls ; 24 %, tantôt seuls tantôt accompagnés ; 28 %, à deux ou à plusieurs. Encore faut-il ajouter que la plupart de ces derniers sont des lectrices dont l'argument essentiel est extra-cinématographique : une femme est souvent gênée d'aller au spectacle seule, car elle y risque trop aisément d'être importunée... Chose curieuse, c'est des partisans du « tantôt seuls, tantôt à deux » que me viennent les réponses les plus significatives à cet égard. En effet, ces correspondants semblent s'être donné le mot : « Pour un film sagement idiot, tel qu'Impasse, il vaut mieux y aller avec des amis, car alors on peut plaisanter l'ouvrage, s'amuser, et on ne perd pas tout à fait son temps ; mais pour un bon film, ou du

moins un film dont on peut prévoir qu'il vous intéressera, tel que l'Eternel retour ou l'Idiot, mieux vaut être seul, car les réflexions de nos compagnons peuvent nous empêcher de le goûter pleinement », tel est d'avis d'Hélène Duplessis, à Toulon, et je retrouve la même argumentation dans les missives de Gabriel, à Toulouse (lequel établit de fort plaisants distinguos), de Nadine D..., à Perpignan, de Gabriel, à Meknès, etc.

Autre son de cloche, plus simple (pour autant qu'un son de cloche puisse être simple) : « Aller au cinéma avec quelqu'un qui regarde le film et avec qui, à la fin, je peux échanger mes impressions, d'accord ; mais y aller avec quelqu'un qui donne ses impressions tout en regardant le film, non, à aucun prix », telle est l'opinion de Michel Steux, à Levallois, et de quelques autres lecteurs, — de lecteurs, je souligne, non de lectrices. De là à conclure que ces correspondants tiennent les femmes pour des bavardes, il n'y a qu'un pas ; franchissons-le.

Voici à présent un avis singulier, qui me vient de Mlle Fentorini, à Grenoble : « C'est affaire de destinée. Car, si l'on a avec soi un être avec qui on se comprend vraiment, ce n'est pas désagréable ; mais si c'est le contraire, mieux vaut y aller seule. C'est la vie qui en décide. Je ne me vois pas, en tout cas, acceptant la compagnie du premier venu pour aller au cinéma... » Ou je me trompe fort, ou ma correspondante doit aimer les films interprétés par Bette Davis...

Mignonne, allons voir si le film...

J.-L. de Montfort, à Versailles, m'avoue : « Je préfère aller au cinéma à deux : si le film est intéressant, j'y prête entière attention ; si c'est un « navet », ce qui arrive assez souvent, j'ai la ressource de bavarder ou de m'endormir contre une épaule... » Vous l'avez deviné, c'est une lectrice. Et il y en a quelques-unes comme cela. Au fond on les comprend bien, mais on est tenté de rapprocher leur point de vue de celui des plaisantins dont je parlais au début, — intentions trop délibérément galantes en moins. Or, dans

une grande partie de ce courrier, je trouve des protestations virulentes contre les couples qui, au cinéma, par leurs intimités ou leur conversation à voix basse, dérangent les autres spectateurs. N'en tirons pas de moralité.

L'argument que l'on retrouve le plus souvent sous la plume des partisans du « cinéma à deux » est celui qu'exprime, par exemple, Claude Marchal, à Paris : « Les cinéphiles préfèrent aller au cinéma accompagnés. Car, émus ou amusés, ils aiment chercher chez leur compagnon ou leur compagne l'écho de leurs sentiments. Et, à la sortie, ils se plaisent à échanger des réflexions sur le film qu'ils ont vu, que ces réflexions soient favorables ou défavorables... » Une bonne quarantaine de lecteurs me répondent dans le même sens : je m'excuse de ne pas pouvoir les citer tous.

Voici pourtant quelques nuances : « La discussion, après le spectacle, permet d'arriver à un avis plus objectif et de voir un film sous tous ses aspects », écrit J. Boulon, à Bayeux, qui ajoute par ailleurs que, pour son compte, il « lui déplaît de se trouver seul au milieu de la foule ». Et Henri L. Gautier, à Lyon : « Seul, je pourrais condamner ou louer trop vite ». Un point de vue misogyne : « Pas seul, mais pas avec une femme, que ce soit une mère ou une sœur, ou que ce soit une petite amie, car les femmes, hein !... », lis-je dans une lettre signée le Basco-Béarnais. Et, à l'opposé, une opinion gentiment féminine : « A deux, parce que cela permet de serrer la main de son compagnon aux moments d'intensité », dit Chiffon J.3, dans les Vosges, laquelle ajoute par ailleurs qu'elle n'est jamais allée seule au cinéma. Et ainsi de suite.

Deux remarques touchant ces partisans du « cinéma à deux » : ces partisans sont surtout des partisans, et ils résident presque tous en province. C'est principalement parmi les lecteurs parisiens que se recrutent les cinéphiles solitaires... N'en tirons nulle conclusion hasardeuse.

Et remettons à huitaine le dépouillement des voix de la majorité, les zéloteurs du splendide isolement.

L'ami Pierrot

UNE RELIURE POUR L'ÉCRAN FRANÇAIS

Cette reliure, destinée à encarter les 52 numéros annuels de L'ÉCRAN FRANÇAIS, sera adressée, au fur et à mesure des livraisons qui nous seront faites (délai maximum deux mois), à ceux de nos lecteurs qui nous en auront adressé le montant : 175 francs plus 20 francs pour frais d'envoi en recommandé. D'autre part, nous recevons dès maintenant les inscriptions pour la reliure des numéros des six premiers mois de notre journal (150 francs plus 20 francs pour frais de port).

L'ÉCRAN français A PARU CLANDESTINEMENT JUSQU'AU 15 AOUT 1944

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL & Jean-Pierre BARRÔT
REDACTION-ADMINISTRATION : 100, rue REAUMUR, Paris (2^e). GUT. 80-80, TUR. 64-40.

PUBLICITE : 142, rue Montmartre, PARIS (2^e). GUT. 73-40 (3 lignes)

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA n'accepte aucune publicité cinématographique

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Six mois : 380 fr. Un an : 750 fr. ETRANGER : Six mois : 475 fr. Un an : 850 fr. Compte C.P. Paris : 5067-78

Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH

Cheveux magnifiques

SCHAMPOING MARCEL

VENTE LIBRE PARTOUT

HOROSCOPE SCIENTIFIQUE

Etes-vous né entre 1882 et 1932 ?... Oui ? Alors, saisissez votre chance. Envoyez date et lieu nales, env. timb. et 50 fr. : Professeur VALENTINO, Serv. A.D. 40, Boîte post. 287, CAEN (Calvados). Vous serez stupéfié.

L'OFFRE A QUICONQUE DESIRE

Connaitre pour les employer au maximum tous les facteurs de chance et réussite résidant en chaque individu, aussi bien sur le plan moral et sentimental que matériel. Vous recevrez donc, par retour, tous les renseignements vous concernant qui vous seront d'une grande utilité et vous guideront dans vos entreprises matérielles, sentimentales, etc.

EN OUTRE, A TITRE DE PUBLICITE

et pour les réponses reçues avant le 31-12-1946 (cachet de la poste), toute personne ayant répondu juste aux deux questions ci-dessous RECEVRA GRATUITEMENT UN BILLET ENTIER (A et B) de la LOTERIE NATIONALE.

1° Combien de planètes servent à ériger un thème astrologique ?
2° Quelles sont ces planètes ?

Envoyez : date, lieu et si possible heure de naissance. Enveloppe timbrée avec votre adresse et Fr. : 50, au Professeur MARCEL, service A.E. 86, route des Petits-Fonds, PANTIN (Seine).

VOTRE HOROSCOPE

AMOUR, SITUATION, SANTE. Envoyez date, heure, lieu de naissance, enveloppe timbrée et 50 fr. au Professeur TCHOUA (Serv. C) P.P. 11, r. du Havre, Paris.

MARIAGES Env. discret fermé liste tous détails. 800 parts sér. 20 fr. Divorcés s'abst. TUF, 159, r. G.-Billaudel, Bordeaux

AVEZ-VOUS UN AVENIR ATOMIQUE ?

Les révélations sur votre futur destin par le Astrologue-Graphologue. Envoyez date de naissance, photo d'identité et spécimen d'écriture. Joindre 120 francs. Professeur SAUCLIERE, P.A.U., villa Jacqueline, rue J.-Jaurès

Chevelure condamnée!

Bien des femmes tuent elles-mêmes leurs cheveux par ignorance. Ne les imitez pas, Madame ! Lisez ce qu'un savant religieux, le Frère Marie-Antoine, a découvert sur la vie des cheveux et les soins à leur donner. Demandez des aujourd'hui la brochure gratuite « Comment régénérer votre chevelure » au Lab. du Frère Marie-Antoine, 62 Grand'Rue, Negrepelisse (T.-&-G.). Envoi discret.



LES GOLDWYN GIRLS JOUENT LES SUNFLOWER DAIRYMAIDS DANS « KID FROM BROOKLYN », UN FILM DE DANNY KAYE



GEORGIA LANG SE PROMENAIT A HOLLYWOOD LORSQU'ELLE FUT DECOUVERTE PAR GOLDWYN...

Les plus belles filles d'Amérique

LES GOLDWYN GIRLS sont les plus belles filles d'Amérique, nous dit-on... Patronnées par Mr. Goldwyn, ces jeunes personnes font à Hollywood leur apprentissage de starlet.

Elles figurent dans tous les films de Danny Kaye : « Wonder Man », qui a été présenté à Cannes ; « The Kid from Brooklyn » (version nouvelle de cette « Soupe au lait » que joua, il y a une dizaine d'années, Harold Lloyd) et, bientôt, « The Secret Life of Walter Mitty », d'après une nouvelle de James Thurber.

L'âge moyen de ces jeunes filles est de 19 ans. Leur physique n'est pas conforme à un modèle standard. Ce qu'elles ont en commun, c'est seule-

ment le genre américain. On trouve leurs sosies dans tous les coins des Etats-Unis.

Les Goldwyn Girls ont des passe-temps qui vont du crochet à la cuisine, de la rédaction d'un livre de cuisine à la photographie presque professionnelle et à la création de pièces de théâtre. Publicité « dixit »...

Quelques anciennes Goldwyn Girls sont devenues vedettes : Paulette Goddard, Betty Grable, Virginia Bruce, Jinx Falkenburg, Lucille Ball, Lorraine Day.

La publicité prédit évidemment le plus brillant avenir aux actuelles Goldwyn Girls. Nous voulons bien le croire...

L'ECRAN
français